

Transfert et altérité
Patricia Mora
Escuela Freudiana de la Argentina

Le propos de ce travail est de soulever certaines questions survenues au cours du travail avec une analysante, questions qui concernent la difficulté à distinguer si elle relève d'une structure névrotique ou psychotique.

Il s'agit d'une adolescente de 14 ans qui souffre de crises d'angoisse, principalement à l'école. Ces crises sont si intenses que les enseignants, ne parvenant pas à la faire sortir de la classe et craignant les répercussions de son état sur les autres, doivent parfois évacuer ses camarades. À la maison, elle s'angoisse aussi et s'isole. Elle reste dans sa chambre, loin de ses frères, son père et, en particulier, de sa mère. Elle a des idées suicidaires, comme celle de se jeter par la fenêtre du bus.

L'angoisse qu'elle éprouve est catastrophique. En séance, face à quelque chose qui implique une équivoque entre ce qu'elle me dit et ce qui lui revient de ce que je dis, elle se replie sur elle-même, se tient la tête et pleure de manière inconsolable. Mon silence l'apaise et, souvent, elle me demande ce que je pense. Cette béance lui permet de continuer à parler. J'arrive à l'idée que, dans l'angoisse, il y a une indistinction, une transparence, entre elle et l'Autre. Elle ne parvient pas à se décompter de l'Autre, comme dans le cas des enfants qui pensent que leurs parents connaissent leurs pensées et avec lesquels c'est un progrès lorsqu'ils découvrent qu'ils peuvent mentir. Lors d'une séance, elle raconte que, face à un reproche de sa mère, elle lui a adressé un regard, mais que, malgré cela, sa mère n'a pas cessé d'insister. Elle constate ainsi que sa mère ne la comprend pas. Je lui dis qu'elle doit dire quelque chose à sa mère, qu'un regard ne suffit pas, qu'il faut dire. Cette intervention permet qu'elle puisse demander quelque chose à sa mère.

L'indiscrimination entre elle et l'Autre n'est pas du même ordre que celle d'Isabella, la schizophrène à laquelle Lacan fait référence dans le Séminaire sur l'angoisse, qui dit « *Io sono sempre vista* ». Ce qui est en jeu chez Isabella est un génitif objectif, *vista* : pas seulement dans le sens d'être regardée, mais d'être un regard, comme un paysage. Dans ce cas, le regard, en tant qu'objet *a*, ne se soustrait pas, il est toujours présent.

Un jeu auquel l'analysante jouait quand elle était très petite c'était de se cacher sous les tables. Maintenant, à l'école, lorsqu'elle s'angoisse, elle s'enferme dans les toilettes. Elle trouve ainsi une manière de se soustraire à l'Autre.

L'angoisse apparaît quand ce qu'elle appelle « les voix » se déchaînent. Elles se déchaînent lors d'une erreur, de ce qui peut résulter équivoque d'une action ou une parole et qui a pour référence ce qu'elle nomme « comment doivent être les choses ».

». Cela implique que ce qu'elle dit doit concorder avec ce qu'elle veut dire : il faut qu'il n'y ait pas de plus ou de moins, ce qui est impossible. Elle n'accepte pas la perte qu'il y a par le fait même de parler. « Les voix » se présentent comme une polyphonie de voix intérieures qui lui reprochent qu'elle aurait dû savoir comment faire, qui lui rappellent les fois où elle a échoué et aussi la manière dont elle aurait dû savoir résoudre. Il peut apparaître un énoncé ou certains en même temps, énoncés qui ont sa propre voix comme support.

Cette conformation du surmoi ne ressemble pas à celle du surmoi de la névrose obsessionnelle, qui se présente à la manière de l'impératif catégorique : le « tu dois être », « tu dois faire » qui s'entend dans ces énoncés. Le surmoi chez la névrose implique un ordre qui commande et, en même temps, pousse à jouir, selon l'homophonie entre *j'ouïs* et *je jouis*. Le surmoi chez l'analysante se différencie aussi de l'impératif dans les psychoses où, face à l'invocation du « tu », il ne répond chez le sujet qu'un trou correspondant à la signification qui ne parvient pas à advenir. Face à l'interruption des phrases, la réponse revient du réel : les hallucinations verbales, qu'elles relèvent du code ou du message.

Le surmoi, tel que Freud l'a établi dans *Le malaise dans la civilisation*, est une instance qui entend tout et qui voit tout, qu'il s'agisse d'un désir ou d'une action. Le surmoi culpabilise le sujet, que cela relève de l'un ou de l'autre. Freud affirme que le surmoi culpabilise le moi et Lacan ajoute que le surmoi déloge le moi.

Je suis intervenue dans deux directions en ce qui concerne ce qui, pour elle, fait référence, « comment sont les choses ». D'une part, en disant que l'équivoque est propre à ceux qui parlent et que cela vaut pour tous - énoncer la loi du signifiant - et d'autre part, en lui signalant que les voix l'accompagnent, ce à quoi elle répond « quelle surprise, je dis toujours que les voix sont là ».

Pour elle, les voix ont une fonction de menace, elle ne peut s'y soustraire. Dans le *Séminaire III Les Psychoses*, Lacan, en se référant au surmoi, distingue « Tu es celui qui me suivra » et « Tu es celui qui me suivras ». La première formulation ouvre à un choix - on peut suivre ou non -, tandis que la seconde fonctionne comme un mandat auquel le sujet ne peut se soustraire : c'est la puissance du discours.

Le surmoi, toujours là et comme une menace, la pousse à s'isoler de ses amis, de ses semblables, de son prochain, par crainte du malentendu, et ainsi, dans l'isolement du lien social, elle peut se reposer.

Le surmoi fonctionne comme une menace dans une autre de ses fonctions, comme une loi insensée. Il opère au niveau de « comment doivent être les choses ». Son père se met en colère lorsque les choses ne se passent pas comme il l'attend, c'est-à-dire qu'il « sait » comment les choses doivent être, à la manière du caprice.

Elle dit de son père : « mon père ne supporte pas qu'il existe quelque chose ». Ici résonne le dieu *schreberien*, celui qui ne comprend pas les choses humaines. Cet Autre absolu, sans lequel, cependant, s'il se taisait, elle tomberait dans l'abîme.

Le surmoi comme loi insensée est l'opposé de la fonction du Nom-du-père, qui représente la loi de la prohibition de l'inceste. Cette loi véhicule le désir, en privant la mère de la satisfaction de prendre l'enfant comme phallus et en privant l'enfant de se constituer comme phallus. Ainsi, elle instaure une coupure dans la demande d'être le phallus. L'analysante, par rapport aux tâches scolaires, ne dispose pas de la distance-temps nécessaire pour distinguer une tâche de l'autre. Elle sent qu'elle doit répondre à toutes les tâches en même temps qu'elles lui sont posées, ce qui est impossible et l'envahit d'une fatigue vitale. Je lui ai dit de ne pas se forcer, qu'elle pouvait consulter une amie après. Elle a compris l'intervention en demandant à une amie ce qu'elle était pour elle, et l'amie a répondu « meilleures amies ». Cette réponse l'a ramenée à la vie, elle s'est mise à faire des choses. Le signifiant « meilleures amies » la localise dans la chaîne, il accroche son être au signifiant. « Tu es cela... meilleures amies » et pas le « Tu », qui fait de moi un toi, qui ne discrimine pas de l'Autre, qui déloge le moi. Tu est : le tu qui tue.

Le malaise se présente pour elle en lien avec la jouissance impliquée dans la fonction du surmoi et en rapport avec une altérité constituée de manière insuffisante. Dans le transfert, l'altérité - l'analyste à la place de l'agent comme objet a - ouvre un lieu qui lui permet de parler de ce qui l'empêche de se discriminer de l'Autre.